

Poésie 2009

IVRESSE

Société Genevoise des Ecrivains

IVRESSE

Ivresses

*Garder la tête froide, tout en écrivant ou en écoutant de la poésie n'est pas toujours tâche aisée, d'autant moins si le thème imposé s'intitule **Ivresse**. A lire les poètes de jadis ou de naguère, le mot ivresse suscite des mouvements variés. Certes, au premier degré parfois, comme dans l'œuvre du merveilleux Omar Khayyam, qui évoque l'époque d'un Iran tolérant, où les roses n'étaient pas souillées de sang, où la parole du poète était forte et libre et dans laquelle l'amour et le vin faisaient, sinon ménage commun, du moins une alliance heureuse et se répondaient, délivrant chacun une ivresse particulière.*

*Bien sûr, on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans martelait Arthur Rimbaud qui écrivait pourtant au même âge le **Bateau ivre**. Et sérieux, l'est-on vraiment davantage plus tard, et toujours ? Réponse ultérieurement. Verlaine se retrouve-t-il davantage dans ses verres d'absinthe ou dans ses recueils poétiques ?*

L'ivresse est un état qui vous met dans tous vos états. Extatique ou colérique, passionné ou rêveur, amoureux ou haineux, il n'est pas facile de retrouver chez un poète le vrai motif qui l'a mis en transes. Le mot ivresse, débusqué au coin d'un vers, peut agir comme un révélateur, mais sans véritable garantie qu'au-delà du terme utilisé se retrouve un élan poétique

dionysiaque. Car une chose est sûre : si la poésie, depuis l'antiquité, oscille entre les pôles apolliniens et dionysiaques, le thème retenu pour la Fête de la Poésie 2009 penchait vers le Dieu ivre. Tant de fureurs, de noirceurs et d'orgies ne correspondent guère au caractère genevois, si bien qu'ardue fut la tâche de faire répondre les poètes d'ici à ceux d'ailleurs.

Puisse toutefois la coupe offerte épancher votre soif de poésie.

Bernard Lescaze

Poètes d'ailleurs

Enivrez-vous

Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous !

Et si quelque fois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge ; à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est. Et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « il est l'heure de s'enivrer ! Pour ne pas être les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

*Charles Baudelaire
Le Spleen de Paris
Ed. La Guilde du Livre, Lausanne, 1947*

Le parfum

*Lecteur, as-tu quelquefois respiré
Avec ivresse et lente gourmandise
Ce grain d'encens qui remplit une église,
Où d'un sachet le musc invétéré ?*

*Charme profond, magique, dont nous grise
Dans le présent le passé restauré !
Ainsi l'amant sur un corps adoré
Du souvenir cueille la fleur exquise.*

*De ses cheveux élastiques et lourds,
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait, sauvage et fauve,*

*Et des habits, mousseline ou velours,
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,
Se dégageait un parfum de fourrure*

*Charles Baudelaire
Les Fleurs du mal
Ed. La Guilde du livre, Lausanne, 1947*

Vendémiaire

(extrait)

*L'univers tout entier concentré dans ce vin
Qui contentait les mers les animaux les plantes
Les cités les destins et les astres qui chantent
Les hommes à genoux sur la rive du ciel
Et le docile fer notre bon compagnon
Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front
L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante
Tous les noms six par six les nombres un par un
Des kilos de papier tordus comme des flammes
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment
Des armées rangées en bataille
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
Au bord des yeux de celle que j'aime tant
Les fleurs qui s'écrient hors de bouches
Et tout ce que je ne sais pas dire
Tout ce que je ne connaîtrai jamais
Tout cela tout cela changé en ce vin pur*

*Dont Paris avait soif
Me fut alors présenté*

Actions belles journées sommeils terribles

*Végétation accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous ressemblez et qui nous ressemblez
Je vous ai bu et ne fut pas désaltéré*

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

*Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les
bélandres*

*Ecoutez-moi je suis le gosier de Paris
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers*

Ecoutez mes chants d'universelle ivrognerie

*Et la nuit de septembre s'achevait lentement
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine*

Guillaume Apollinaire
Alcools
Ed. André Balland, Paris, 1966

Roman

I

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.
Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
On va sous les tilleuls verts de la promenade.*

*Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits, -la ville n'est pas loin-
A des parfums de vigne et des parfums de bière...*

II

*Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche ;
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...*

*Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...*

Arthur Rimbaud
Œuvres complètes
Ed. NRF Gallimard, Paris, 1972

Le relais

*En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
Des chevaux, de la route et des fouets étourdis,
L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.*

*Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers,
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !*

*On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir, on s'enivre,
Et sans penser à rien on regarde les cieux...
Hélas ! Une voix crie : « en voiture, messieurs ! »*

*Gérard de Nerval
La poésie française, anthologie jeunesse
Ed. Seghers, Paris 1975*

Mon amante a les vertus de l'eau

*Mon amante a les vertus de l'eau :
Un sourire clair, des gestes coulants,
Une voix pure et chantant goutte à goutte.*

*Et quand parfois, malgré moi
du feu passe dans mon regard,
elle sait comment
on l'attise en frémissant :
eau jetée sur les charbons rouges.*

*Mon eau vive, la voici répandue,
Toute, sur la terre !
Elle glisse, elle me fuit
- Et j'ai soif, et je cours après elle.*

*De mes mains, je fais une coupe.
De mes deux mains
Je l'étanche avec ivresse,
Je l'étreins, je la porte à mes lèvres :*

Et j'avale une poignée de boue.

**Victor Segalen
Stèles orientées,
Anthologie de la Poésie Française
Ed. Rencontre, 1967**

Une nuit

*La chambre était pauvre et ordinaire,
blottie au-dessus d'un bar douteux.
Par la fenêtre,
la ruelle étroite et crasseuse. D'en bas
montaient les voix de quelques ouvriers
qui jouaient aux cartes et s'en donnaient à cœur joie.
Et là, sur le lit humble et banal,
j'ai eu le corps de l'amour, j'ai eu les lèvres
voluptueuses et roses d'ivresse,
roses d'une telle ivresse qu'à l'heure même
où j'écris, après tant d'années,
dans ma maison déserte, j'en suis ivre à nouveau.*

*Constantin Cavafy
Poètes européens du XXe siècle
Ed. La Dogana, 2005*

Quatrains

LXVII (p. 42)

*La journée est belle, la brise est tiède et pure ;
La pluie a lavé la poussière qui ternissait la joue des roses.
Le rossignol dit à la rose, en la langue antique et sacrée :
« Toute ta vie, enivre-toi de chants suaves et de parfums ! »*

CXX (p. 68)

*Je connais le dehors de l'être et du non-être,
Je connais l'intérieur de tout ce qui est haut et bas :
Pourtant, quelle honte de mon savoir
Si je reconnaissais quelque chose de plus haut
que l'ivresse !*

XXXVIII (p. 27)

*Je bois du vin, et l'on me dit, à droite et à gauche :
« Ne bois pas de vin, c'est l'ennemi de la religion ! »
Quand j'ai su que le vin était l'ennemi de la religion, j'ai dit :
« Par Allah ! Laissez-moi boire son sang, c'est un acte de
piété ! »*

XCVII

*O Saghi, tu vois ma tristesse
Et le degré de mon ivresse.
Malgré mes cheveux blancs, enivré de ton vin,
Le printemps dans mon cœur retrouve sa jeunesse.*

LXXXVII

*L'amant, l'ivrogne iront en enfer à la fin...
C'est ce qu'on dit, mais qui croira ce propos vain ?
Si l'enfer accueillait et l'amant et l'ivrogne,
Le Paradis serait aussi nu que ma main.*

CLVII (p. 87)

*Le Ramadan fini, voici la saison des fêtes,
La saison de la joie et des beaux diseurs de contes...
Voici les porteurs de vin, les marchands de rêve...
Cœurs fatigués du jeûne, enivrez-vous !*

C

*La force qui me reste est due à l'échanson,
Ce qui me reste aussi de décentes façons.
Du vin d'hier je sais qu'il me reste une coupe,
Mais le temps qui me reste à vivre,
Qu'en sait-on ?*

CXLI (p. 79)

*Seigneur, Tu as brisé mon flacon de vin.
Seigneur, Tu as refermé sur moi la porte du bonheur.
Tu as répandu mon vin sur le sol ;
Que je meure, mais c'est Toi qui es ivre,
O mon Seigneur !*

Omar Khayam
Quatrains
Ed. Allia, Paris, 2008

Ka'b ibn Ju'ayl ath-Thaghlabî

*Tout un mois aussi bref qu'une seule nuit,
elle caressa un faon aux paupières
baissées sur des yeux noirs.
Toujours plus belle jusqu'à ravir aux hommes
toute raison,
elle remplissait d'ivresse
leur regard.*

*Le Dîwân de la poésie arabe classique
Editions Gallimard, 2008*

Poètes d'ici

Couleurs primaires

*Ivre
de musique de paroles
de mots tordus rompus jusqu'au silence
je pose un pied sur la voie
caresse le soleil
les barreaux du voyage*

*Ivre
ou alors
je dors
minuscule*

*Sylvain Thévoz
Genève, 2005*

Entre l'Arve et le Rhône

*La chaise ne sait pas la douceur des feuillages ;
elle semble ignorer les murs de sa prison ;
elle n'a pas d'amants ; elle est entre deux âges ;
la chaise n'a pas l'air de trouver le temps long.*

*La table ne sait pas qu'elle est faite du bois
dont on fait les cercueils et qu'on brûle en décembre ;
bancale, vermoulue, dans l'ombre de la chambre,
elle rêve qu'elle est une table de roi.*

*La porte ne sait pas l'ivresse des enfants
qui, jaillis du préau, regagnent les ramures ;
la porte ne sait pas la douleur des amants
qui s'aiment l'œil rivé au trou de la serrure.*

*Vahé Godel
Ed. Echanges, Jeune poésie, Genève, 1960*

Avec la rose

*Dithyrambe,
Floraison
De rivages,
D'horizons !*

*Voie nouvelle,
Monde épars,
Vigilance
D'un regard*

*Où culmine
L'univers,
Où cheminent
(sans hivers)*

*Le cœur ivre
De l'azur,
L'âme libre,
Le sang pur,*

*La fragile
Matinée
Et l'argile
Des années*

*Qui sommeillent
Qui demain
T'iront prendre
Par la main...*

*Souterraine
Voix du sang,
Ton visage
Frémissant*

*Nous regarde !
Mais voici
Dans l'ivresse
De midi*

*Que s'allume,
S'amoncelle
Une rose
Solennelle.*

*Gilbert Trolliet
Naissance de la rose
Ed. Perret-Gentil, 1967*

Demain l'espoir

*Je sculpte des mots
Qui créent un être
Dont le sommeil ivre
Renaît sous une étoile*

*Janine Fuchs
Promotion et Edition, Paris, 1967*

Gradation

*rouge une lame
tranquillement bercée
bougeait*

*fine
profondément ce
mince feu*

*éclatait c'était
la vie
retournée pantelante*

*ivre de songe
et de peur et
sœur de la mort duvetée*

*Charles Mouchet
La pensée poétique
Ed. l'Age d'Homme, 1980*

A Charles Mouchet et Willy Borgeaud

*Depuis vingt ans le vin dans mon corps vigoureux
Coule comme un bienfait et réchauffe mon sang
Le soir dans les cafés je laisse goulûment
Glisser dans mon gosier son parfum savoureux*

*Pas besoin d'être ivrogne indigent et poivrot
Pour aimer voir danser le soleil dans les verres
Mais le jus de la treille maintenant est plus cher
Moi pauvre mécréant ne boirai-je que de l'eau ?*

*Négociants et marchands qui me privez de boire
J'en appelle aux amis francs buveurs de pinard
A lever l'étendard pour que tous les soiffards
Vous envoient, un à un, crever dans vos pressoirs*

*Eboueurs de vinasse assoiffés de galette
Quand nous ferons la grève et lèverons les armes
Malheureux au comptoir vous lécherez vos larmes
Et au fond des tonneaux iront rouler vos têtes*

*Aimer boire et chanter quoi de plus naturel
Mais si pour ces plaisirs il faut vendre sa fille
Et cinq jours par semaine avaler des lentilles
Arrosées tristement d'un jus de citronnelle*

*Mieux vaut cent fois crever que boire de cette eau-là
Bourgogne et beaujolais je vous ai vénérés
Vous avez comme un dieu toujours désaltéré
Mes matins amoureux et mes nuits de gala*

*Mais voilà mon bon vin que tu te fais putain
Pour te vendre plus cher qu'une fille de joie
Buveurs mes compagnons genevois et vaudois
La chanson que chantait Olivier Bachelin
En l'honneur du raisin de la vigne et du vin
Se meurt comme un bouchon dans le petit matin*

Jacques Urbain
Le temps des cerises
Ed. de la Thièle, 1975

L'aigle maître

*Libre de tout ciel
L'aigle étend ses terres
Maître de son envol
Juge de son plaisir
Gouvernant l'ivresse
Tel Dieu son Verbe
Prophète des nuées
Messie de l'aquilon*

*L'Homme Droit le contemple
Avec cette nostalgie
Au cœur comme une dague*

*Jean-Noël Cuenod
Matriarche
Ed. Edinter, 2001*

Voisinage

*Transpire ton ennui
continue à monter et descendre
les marches du banal*

*Pourrons-nous retrouver l'ivresse
des escalades lentes
le bonheur des rappels
le goût des victoires provisoires
le sel de nos efforts*

*Ronald Fornerod
Quelques flammes ont dansé
Ed. l'Age d'Homme, Lausanne, 2005*

Chant d'abeilles

*Assis sous un tilleul
j'écoute la grand-messe
d'un essaim fait d'ivresse
épousant ce charmeur*

*Roger Chanez
Nuances
Ed. Sauvagine, 1995*

Fragments

Des volets vert d'eau (un vert acide) plaqués contre la façade ; l'œil de l'ouvrier ouvert (il lève la tête), légèrement fixe, œil empli d'un bleu ciel, où le ciel se reflète, que l'ivresse dilue encore, œil de vieillard ivre ; l'étonnement, à lui seul, délave.

*François Courvoisier
Genève, 1999*

Renaissance

*Ivre mort de dépit
Sur les rives de l'ennui,
Je me laisse bercer par la douce mélancolie
Et m'endors dans son lit.*

*Au matin, quand même se dissipent
Les voiles gris de la nuit,
La tristesse esquisse devant moi
Des projets de folie.*

*Galliano Perut
La Pensée Universelle, Paris, 1979*

Sphère, tu danses sous les étoiles

Comète filante
Azur divin
Rêve ivre d'innocence
Brillance d'un idéal

Jeannette Monney
Ed. Poésie Vivante, Genève, 1989

Printemps

*Elle écoutait son bonheur aux portes
de sa tête
Elle promène son amour dans ses veines
Ivre-vive
à la proue de sa vie*

*Lya Syngalowski
Collection Verbe
Neuchâtel, 1983*

Concours 2009

Ivresse

Un seul adjectif s'impose : le thème proposé cette année par la Société Genevoise des Ecrivains était... enivrant.

Défaillance de mon attention, sans doute, je ne savais cependant jusqu'à peu si l'inspiration des auteurs devait être portée par « ivresse » ou par « l'ivresse ». Au lieu de quérir un éclaircissement immédiat, j'ai préféré laisser mon imagination vagabonder, tantôt en compagnie de l'article, tantôt sans lui.

En résumé : « Ivresse » ? Elle exigerait une majuscule. Ce serait en quelque sorte un prénom accordé à un personnage avec lequel on a coutume de bavarder et que l'on tutoie. Ce pourrait être aussi un instrument d'extase, d'effacement de soi. « L'ivresse », elle, serait plus distante ou, du moins, l'auteur ne s'adresserait pas à elle directement, mais la décrirait sous les formes et avec les pouvoirs qu'il lui attribue. Il parlerait d'elle en méditant sur l'un de ses domaines d'action : l'ivresse du jeu, l'ivresse du pouvoir, l'ivresse au volant...

C'est en réalité « Ivresse » tout court que devait affronter la plume des participants. Mais elle est devenue le titre de 8 poèmes ou nouvelles seulement, sur un total de 33 textes reçus. Dans 5 cas, elle a voulu son article pour béquille ; dans d'autres, elle s'est faite spécifique (« Ivresse livresque », « Mortelle ivresse »,

« Ivresse dernière »); ou bien elle s'est tronquée (« *Ivre mort* », « *Ivre de mots* », « *Ivre de vivre* » et jusqu'à « *V-ivre* »), quand elle n'a pas choisi l'absence totale dans son intitulé. Elle a alors pu adopter, dans le corps même du texte, la voie de la nostalgie, de l'attente impatiente, du rêve, de la mise en garde, de la conversation avec un écran d'ordinateur...

Un poème est arrivé d'outre-tombe, frais et guilleret, mais a dû être écarté, car son auteur déclarait pour seules identité et adresse : « Alcoolique anonyme, 1 alexandrin sous terre, Cimetière de Plein-le-palais »...

Donc une grande variété qui a incité le jury à retenir plusieurs textes.

Pour la nouvelle, d'abord, celui de Jean-Claude Humbert, qui s'adonne à la course à pied, avec effort, en divaguant tous azimuts et finit en disant : « C'est si bon pour la tête ! L'ivresse, quoi ! Sans la gueule de bois. »

Pour la poésie, en premier lieu le texte de Béatrice Labarthe qui se livre à « la liqueur des mots », suivi de ceux de Jacques Herman et de Vesna Cvjetanovic.

Une nouvelle d'Edmée Brunner et un poème de Robert Inard d'Argence ont également été remarqués par le jury.

Vous entendrez enfin un « Triste vin » envoyé par le doyen de la SGE, Georges Brosset.

Claude Krul

Ivre de mots

*L'envers
de l'hiver
est-il un été
étoilé*

*de mots
aussi beaux
que le givre
sur la peau
de tes pensées ?*

*de mots
aussi chauds
que le cuivre
de ta voix
quand tu es ivre*

*de mots,
quand tu es ivre
de vivre
la joie
que te livre
la liqueur des mots ?*

***Béatrice Labarthe
Prix Poésie 2009***

Ivre mort

*Il gisait ivre mort
Et blessé
Sur le pavé mouillé
La face écrasée
Dans ses vomissures
Et les côtes brisées
Par une fêlure
Dans la boîte crânienne
Des images d'amour
Entremêlées de haine
S'échappaient en filets de sang*

*C'était l'heure glauque
Ou les belles de nuit meurent un jour*

*Dans les rues crasseuses
Du petit matin
Des fantômes rôdaient
Entre des chats errants
Et des poubelles débordantes
Près d'un proche entrouvert
Dans la lumière naissante
Deux chiens couverts
De lésions croûteuses
Dormaient*

Jacques Herman, Prix de Poésie 2009

Ivresse

Comment dire. Par où commencer. Car c'est bien le début qui est difficile. A vivre. A dire. Tout en saccades. Des martèlements. Courts. Rapides. Séparés par des silences. Plus ou moins longs. Il faut bien dix minutes pour que tout s'apaise. Parfois d'avantage. Et lorsque l'angoisse – puisque nous avons tous quelque part un fond d'angoisse – se dilue, s'échappe du cœur au rythme accéléré, descend les artères et s'enfuit par les vaisseaux, les capillaires, évitant les veines du retour, ni vu ni connu je t'embrouille, elle s'insinue en catimini, petite souris de griserie, « ça ne prévient pas, ça arrive » chantait Barbara, « ça vient de loin », elle ronronne chatte devant la place qu'on lui abandonne, les inimitiés s'éloignent, les rancoeurs s'effacent, and forgive us our trespasses as we forgive those who trespass against us, voilà la tour de Babel, toutes les langues parlées ou à peine baragouinées s'y précipitent, ce serait plutôt la tour à Babel, et même le tour, voire trois tours autour de la tour à Babel, ça va, je me comprends, allez, encore un coup, un tour, une tournée peut-être, laissons l'esprit s'envoler, grimpons les marches de la souffrance, premier martyr lapidé jusqu'à l'extase. Désormais installée, l'ivresse se fait pareille à... pareille à quoi... de la musique bien sûr, un concerto pour piano, Mozart, Beethoven, un parmi les grands, en tout cas, Butterfly chantant « un bel di

vedremo levarsi »... lalala... « e poi la nave appare », on s'esclaffe quand une diva française susurre « sur la mer calméeeeuh », effet de traduction sans doute, créant bêtement un jeu de mots possible, je suis lyrique, oui, et alors, quel mal y a-t-il à l'être quand on parle d'opéra, et si ce n'est la musique, peut-être commencé-je à goûter aux délices exquises, forcément exquises, d'un Bordeaux au moment du fromage, ou à celle du retour aux draps chauds, après qu'un besoin pressant vous a précipité au petit matin dans des toilettes glacées et que la pendule vous annonce qu'il vous reste au moins une demi-heure d'abandon au sommeil, jamais aussi bon qu'avant le lever obligatoire... mais non, je confonds tout, ça c'est la félicité, thermique en l'occurrence, et nous sommes dans l'état, alors que l'ivresse nous surprend dans l'action, la volupté du transport.

Au moment de pousser la porte du septième ciel, pour un paradis qui n'a rien d'artificiel, la souffrance disparaît réapparaît transformée, toujours présente, mais plus de la même façon, la douleur se met à vous faire du bien là où ça devrait faire mal. Les vannes s'ouvrent, les écluses se lâchent, les verrous sautent, les barrières se lèvent et les lettres, arrivées en vrac, se dirigent sans attendre vers la case qui les attend. De cet apparent désordre des mots se forment, puis les phrases d'abord en lambeaux se déroulent comme des phylactères de bonheur, délivrées de l'obscurité de nos cavernes où la peur les enfermait. Les pensées se mettent à courir. Parfois des mots, parfois partagés. Je me souviens, c'était à New-York, on m'avait rejoint

dans mon excitation et les langues s'étaient déliées, libérées de leurs entraves habituelles, le langage en aérobic s'abandonnait au bonheur de se jaser, le Québec n'est pas loin, sans bouche pâteuse, il s'harmonisait dans la communion du vertige, dans l'exaltation poussée jusqu'à l'orgasme, collectif et peut-être bien simultanée, liesse de l'ivresse allongée dans l'été indien de Central Park. Allez, encore un tour, une tournée disais-je, c'est la meilleure et vers la fin, on va s'en descendre une dernière, divine, exquise, si légère qu'on vole au-dessus des pavés, la Tertasse elle s'appelle, très chic, on voisine les Lullin et les Saussure, j'y repère un type en jaune, à vingt mètres devant moi depuis le début. Je l'aurai, celui-là. Un coup d'accélérateur et hop, ça y est. Je crois qu'il n'a rien vu. Et cent mètres avant le capteur qui va lire ma puce au pied, un sprint final et libérateur, accueilli par une barre énergétique, des boissons tièdes juste ce qu'il faut, un petit pain aux raisins, un cadeau en récompense. Mais après tout, qu'importe le flacon. Comme disait le baron, l'important n'est pas de gagner et pourtant, elle est bien jolie la pendule, elle ira très bien dans la chambre des enfants. Voilà, c'est fini, on peut déjà rêver à la prochaine course. La course à pied, s'entend, c'est si bon pour la tête. L'ivresse, quoi. Sans la gueule de bois.

Jean-Claude Humbert
Prix Nouvelle 2009

Thelma, Louise et moi

(A écouter sur une musique des Doobie Brothers)

je plante le décor :

Une terre rouge, incandescente,

A l'infini.

Des plantations d'éoliennes

A perte d'horizon

Comme autant de champs

De tournesols géants

Et brûlants au mois d'août.

Une route droite et blanche

Comme une ligne tracée à la craie

Lacère les étendues vallonnées

Qui s'étirent en vagues successives.

Vaste paysage désertique

Habité par notre seule liberté.

Je plante les personnages :

Thelma, Louise et moi

A bout de souffle

Mais pas à court d'idées.

Le monde s'offre à nous

Sans retenue

De façon vertigineuse.

Nous voici prises d'ivresse

Fonçant à toute vitesse

Jusqu'au bout de nous-mêmes

Jusqu'au fond de notre rage

Jusqu'au bord de notre folie.

*Je plante les accessoires :
Cadillac rose fatiguée
Lunettes noires, flingue rutilant
Rires pétulants
Et au bord de nos yeux
Notre désespoir sans retour.
La radio est à fond
La musique vrille nos tempes
Vrille notre cœur
Engorgé de colère.*

*Nous fonçons droit devant
Dévorées par le feu
De nos désirs
Explosant nos limites
Laissant derrière nous
L'obscurité de notre passé
Des brimades martelantes
De nos amours tapageuses
Et médiocres.*

*Nous roulons à tombeau ouvert
L'esprit vacillant
Du tumulte plein la tête.
Nos frontières sont englouties.*

*Nous sommes propulsées
Dans un voyage*

*Dont nous ne reviendrons pas
Précipitées dans le firmament
Jusqu'au bout de nous-mêmes
Jusqu'au bout de notre nuit.*

*Vesna Cyjetanovic
Poésie 2009 – Distinction*

Ivresse

*Comment ne pas être ivre face à la nuit qui tombe
Comment ne pas être ivre face à la poésie des morts
Et peut-être des mots : ces morts sans r ?
Comment ne pas être ivre face au sang des orages :
Ne pas être ivre de ce rire ébréché
Que l'on nomme sourire,
De ces éclats de larme déchirant le regard ?*

*Un soir d'ivresse j'ai sauté dans l'eau
Dans l'eau noire d'une flaque
A la sortie d'un bistrot de quartier.
Il venait de pleuvoir des mots sans importance :
Performance, résistance, délivrance,
Démence, résurgence, souffrance, chance,
Des mots résumés au bout de doigts ternis
Par l'aigre nicotine d'une envie de vomir.*

*Ivresse des espaces
Ivresse des profondeurs
Ivresse des amours
Ivresse des silences
Dont la terre se nourrit quand elle panse ses plaies.
Ivresse de musiques innombrables
Des goulots hors d'haleine
D'alcools en partance pour l'insomnie*

Aux heures matinales d'une démarche

Incertaine.

Ultime ivresse de nos ventres insoumis

Miroirs de l'ennui si ce n'est de l'oubli

De vieilles certitudes et de femmes anciennes.

Robert Inard d'Argence

Nasdrovié

C'est une vraie blonde. Ça se voit comme ça. A l'œil nu. T'as même pas besoin d'être expert. Elle roule les r. C'est printemps. Elle est couverte fourrure.

Ivrrrrre morte. Elle est dans train, Toi aussi. Petit compartiment. Elle est décidément blonde. Tu vas suivre tes cours d'architecture. Depuis Genève, tu relis tes notes. C'est un petit après-midi, on va dire ordinaire. Tu t'emmerdes.

Elle est environnée bouteilles champagne. D'abord, elle se tait. Entrebaillée. C'est comme petite leçon de silence. Et puis Nyon, elle ressuscite. Elle hurle nasdrovié. Elle a gobelets plastique, dans son petit sac, va savoir encore si c'est contrefaçon ! Son manteau est tapissé taches léopard. De Dieu ! Mais elle se paie vraie gueule. Pas compliqué en somme : blonde, vraie blonde, foutue comme Barbie. Attends, son manteau, c'est peut-être vrai léopard.

Tu te replonges dans tes notes. Elle te tend gobelet.

En fait, quand tu observes, tu piges, elle a des mèches. C'est frelaté. Mais quelle minijupe, nasdrovié ! Quelle chienne ! Une réussite ! Oh, arpentée de taches de rousseur.

Pas loin dans le compartiment, un homme. Agrafé à son ordinateur. Refuse gobelet. Un solennel des affaires. Ça

sent l'entrepreneur. Il est deux heures de l'après-midi, l'homme porte grosse alliance.

Pendant ce temps tu relis tes notes d'archi. Tu trinques nasdrovié. L'entrepreneur lève les yeux, l'autre dit :

« J'aime français, j'adorrrre au monde français par-dessus tout »

Le train s'arrête à Morges. A Renens aussi. Sur le quai, tout à coup, tu les vois encastrés. Elle a vraiment tout d'une vraie blonde ! Et l'alliance de l'entrepreneur prend le soleil.

Edmée Brunner

Triste vin

*Un soir de solitude et de grande tristesse
Plus qu'à ma soif j'ai bu
Jusqu'à la pleine ivresse
Pour noyer mon chagrin
Dans les vapeurs du vin.*

*Etranges sensations tous les objets s'étirent
Et se rient de moi quand je les veux saisir
Mon verre s'encanaille
Et s'en va la bouteille.*

*Même la chambre tourne et la table s'enfuit
Je reste là, sur le tabouret assis ;
J'en cherche le dossier
Et m'affale au plancher.*

*Demain ?...
J'aurai peut-être la tête à l'endroit
Mais la gueule de bois.*

Georges Brosset
Doyen de la SGE

Table des matières

<i>Bernard Lescaze</i>	3
<i>Poètes d'ailleurs</i>	5
<i>Charles Baudelaire</i>	6
<i>Guillaume Apollinaire</i>	9
<i>Arthur Rimbaud</i>	10
<i>Gérard de Nerval</i>	11
<i>Victor Segalen</i>	12
<i>Constantin Cavafy</i>	13
<i>Omar Khayam</i>	14
<i>Ka'b ibn Ju'ayl ath-Thaghlabî</i>	16
<i>Poètes d'ici</i>	17
<i>Sylvain Thévoz</i>	18
<i>Vahé Godel</i>	19
<i>Gilbert Trolliet</i>	20
<i>Janine Fuchs</i>	22
<i>Charles Mouchet</i>	23
<i>Jacques Urbain</i>	24
<i>Jean-Noël Cuenod</i>	26
<i>Ronald Fornerod</i>	27
<i>Roger Chanez</i>	28
<i>François Courvoisier</i>	29
<i>Galliano Perut</i>	30
<i>Jeannette Monney</i>	31
<i>Lya Syngalowski</i>	32
<i>Concours 2009</i>	33
<i>Claude Krul</i>	35
<i>Béatrice Labarthe – Prix Poésie 2009</i>	37
<i>Jacques Herman – Prix Poésie 2009</i>	38
<i>Jean-Claude Humbert – Prix Nouvelle 2009</i>	39
<i>Vesna Cvjetanovic</i>	42
<i>Robert Inard d'Argence</i>	45
<i>Edmée Brunner</i>	47
<i>Georges Brosset</i>	49

Textes choisis
par
Fanny Mouchet et Bernard Lescaze

Avec le soutien des
Affaires Culturelles de la Ville de Genève
et
Caran d'Ache

Société Genevoise des Ecrivains
21, Chemin de Roches
Case Postale 31
1211 Genève 17